

Quarante ans d'immigration Naissance d'une littérature

Après une longue gestation de deux décennies, un chapitre romanesque et poétique de la communauté marocaine, se verse dans l'histoire littéraire belge.

Car l'écriture à travers frontières et générations, a frayé, elle aussi, son chemin dans la production de jeunes écrivains, dont l'apport reste cruellement insoupçonné. Parmi eux, certains déjà imprégnés de la culture occidentale, ont traversé les frontières avec leur patrimoine culturel, pour venir ici le libérer et l'offrir en partage.

Alors qu'une partie d'entre eux, née ici, a su fusionner les deux cultures, d'autres écrivains se proclament ou de l'unique culture occidentale, ou de l'unique culture berbère ou arabe. Certains parmi eux sont publiés et d'autres, en attendant, se contentent de se produire oralement dans diverses activités littéraires et poétiques.

Pour ne parler ici que de la production en langue française, il ne serait pas inutile d'exposer les particularités de cette écriture, étayée par un court aperçu historique et par un exemple.

A peine débarrassé de la colonisation, le Maghreb devait marquer du sceau du renouveau la culture arabe classique enlisée et léthargique, pour entamer sa modernité. Et ce phénomène d'éveil fut activé paradoxalement par le biais de la langue du colon. C'est que la langue française léguée par ce dernier, fut appréciée comme un « butin de guerre », selon l'expression de l'écrivain algérien Kateb Yacine. Obligé de l'utiliser, l'auteur maghrébin devait effectuer des prouesses pour faire plier cet instrument à son imaginaire, à la réalité sociale dans laquelle il baigne, au vécu profond de son peuple.

Quant à la pratique textuelle, certains auteurs ont appelé à l'« exécution », de la langue, dans le sens de lui donner un timbre particulier. Abdellatif Laâbi, immense poète de l'interculturel - puisqu'il a su fusionner l'Orient et l'Occident dans son œuvre à travers un procédé ingénieux où cultures, civilisations et langues se croisent et s'interpénètrent- disait à ce propos qu'après avoir entrepris un travail d'exorciste sur ce mauvais sort qu'est la langue française, il l'avait, à son tour, jeté à son envoyeur.

Autrement dit, dans son œuvre, la langue française n'est plus la langue française même si la graphie est latine. Car le texte arabe, par divers artifices, invisible à première vue, vient souvent faire irruption dans le sens et perturber la cohésion de la langue française. Ce qui fait que le lecteur francophone, s'il ne possède pas une connaissance des deux langues, des deux cultures, ne peut appréhender du texte qu'un infime éclairage.

Dans la foulée de ce renouvellement, et à peine les Indépendances installées, le cycle déferlant de l'immigration a jeté ses tentacules sur l'Europe ; les Conventions signées, et ce fut le prélude d'une greffe douloureuse à tous les niveaux : culture, imaginaire, spiritualité...

Concernant le champ de l'écriture en Europe et en Belgique en particulier, nous assistons depuis les années quatre-vingt, à l'émergence fulgurante d'auteurs marocains dans le champ de l'expression littéraire belge. L'entrée de ce nouvel acteur sur la scène de la littérature fut signée, dans un premier temps, par les pionniers : Laïla Houari (« *Zeida de nulle part* », 1985) et Ali Serghini (« *La nuit par défaut* », 1988)... A ces derniers qui ont inauguré l'heureux avènement, viennent aujourd'hui s'ajouter les noms de Malika Madi (« *Nuit d'Encre pour Farah* », 2001, de Saber Assal (« *A l'Ombre des Gouttes* », 2000 » et de Issa Aït Belize (« *La chronique du pou vert* », 2001).

Si les plumes des deux premiers restent plus ou moins trempées dans les références de la littérature arabe classique ou maghrébine d'expression française, les nouveaux auteurs - excepté Issa Aït Belize qui fait dans son roman une synthèse ingénieuse et hautement humoristique entre l'Orient et l'Occident -, se contentent, eux, dans leur première publication, d'enraciner leurs œuvres dans une expérience déterminée par l'histoire de l'immigration qui, mine de rien, paraît se détacher des débats et des problématiques de l'écriture soulevées dans leur pays d'origine. C'est que la langue de l'Autre (ici le français) n'est plus utilisée avec ce complexe amer qu'a connu la génération qui a devancé celle du poète Abdellatif Laâbi.

La production de nos écrivains de Belgique est si variée aussi bien au niveau du fond que de la forme. Dès le titre, par exemple, de « *Zeida de nulle part* » de Laïla Houari, le lecteur est projeté dans un univers où langues et civilisations s'interpellent. « *Zeida* », nom féminin de la narratrice, véhicule en fait le sens littéral de « *celle qui est née* ». Lorsqu'on additionne ce dernier sens au segment qui le suit, le titre prend la tonalité insoupçonnée de « *Celle qui est née de nulle part* ».

Si ce roman a inauguré le mal être dans une société hostile à l'égard de l'étranger, Laïla Houari, par ce « *cavalier noir* » qu'elle met en scène, va

évoquer, sans l'exprimer clairement, l'un des plus anciens documents poétiques qui indexe le racisme de l'Arabie antéislamique, par l'allusion à ce poète chevalier noir Antar, célèbre amoureux de sa belle Abla que la narratrice Zeida va tacitement dédoubler. Ne dit-il pas : « *Ma tribu me reproche d'être noir / Mais au milieu des combats, je suis plus éclatant que l'aurore* » ?

Ainsi, si l'auteur d'origine marocaine semble traiter une thématique ancrée dans le particulier, en l'occurrence l'immigration, elle nous plonge, par le texte invisible que l'analyse met à jour, dans une vision universelle où l'humanité brûle d'interroger sa propre tragédie.

Pour l'écrivain issu de l'immigration, le dilemme linguistique, jadis douloureux, s'est résorbé dans le moule d'une intégration obligée. C'est ainsi que l'écrivain de l'immigration n'investit pas un champ culturel étranger et méconnu par lui. Né, et ayant grandi dans une société d'accueil de ses géniteurs et partant de sa culture minorisée tout en possédant une connaissance approfondie de la culture dominante, il est bien placé pour exposer les zones d'ombre de cette dernière. S'il réussit à consigner dans son œuvre cette blessure béante d'être condamné pour « délit d'immigré », il n'échappe malheureusement pas à l'étiquette qui fait de lui un « écrivain de l'immigration ». Ce cantonnement ne serait-il pas une autre façon, plus malencontreuse peut-être, d'exclure de la production universelle, les auteurs issus des minorités culturelles? Bien que l'on assiste à une lecture moderne du phénomène de l'immigration faisant partie intégrante de la grande Histoire des pays d'accueil, cette poétique n'a malheureusement pas encore accédé à une reconnaissance par les instances scolaires, universitaires et audiovisuelles.

Pourtant, ces écrivains d'origine marocaine « issus de l'immigration », ne cessent de trimballer au bout de leurs plumes les thèmes les plus universels qui touchent à la condition humaine. Cette expérience partagée ne peut faire oublier leur épaisse présence, l'apport considérable qui n'est certainement qu'un prélude heureux à une création soutenue par les générations à venir... d'autres œuvres viendront, à coup sûr, pour continuer à vivifier le dialogue entre cultures et civilisations, souder les continents, humaniser la planète.

Mohammed Belmaïzi